Death and Disease in the Ancient City, V. M. Hope,
E. Marshall (éd.)

Corinne Jouanno

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/kentron/1877>

DOI : 10.4000/kentron.1877

ISSN : 2264-1459

Éditeur

Presses universitaires de Caen

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2003

Pagination : 259-260

ISBN : 2-84133-222-5

ISSN : 0765-0590

Référence électronique

Corinne Jouanno, « *Death and Disease in the Ancient City*, V. M. Hope, E. Marshall (éd.) », *Kentron* [En ligne], 19 | 2003, mis en ligne le 12 avril 2018, consulté le 13 octobre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/kentron/1877> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/kentron.1877>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

aujourd'hui tombées dans l'oubli, tragédies d'Alexandre Hardy, de Claude Boyer, ballet de Bensérade, dont le foisonnement même illustre l'enthousiasme suscité au xvii^e siècle par la figure d'Alexandre. On retrouve la même riche documentation dans les trois derniers chapitres de l'ouvrage, consacrés aux xviii^e, xix^e et xx^e siècles. À l'époque des Lumières, le Macédonien devient pour beaucoup de penseurs (Bougainville, Rollin, Cousin-Despréaux) « un anti-modèle, image détestable de l'absolutisme », même si l'on trouve des témoignages isolés d'admiration chez quelques grands auteurs, comme Voltaire ou Montesquieu, tous deux sensibles à l'importance historique du règne du Conquérant. Au xix^e siècle, la légende d'Alexandre entre en consonance avec la geste de Napoléon : F. Suard évoque successivement les sentiments nourris par Bonaparte à l'égard du Macédonien, ceux de Chateaubriand unissant dans une même réprobation les deux conquérants, funestes incarnations de l'esprit de démesure, ceux de Hugo assimilant Alexandre à l'orgueilleux Nemrod. De substantiels développements sont également consacrés à la production historiographique relative à Alexandre aux xix^e et xx^e siècles : F. Suard passe en revue les œuvres les plus marquantes, de Droysen, qui, à sa manière, procéda à une « re-mythification d'Alexandre », à P. Briant, qui voit dans le conquérant macédonien un « prédateur », doué « d'une extraordinaire intelligence politique ». Enfin, une place est faite aux romans contemporains inspirés de l'histoire d'Alexandre, ceux de Klaus Mann et de Valerio Manfredi – évoqués aussi dans le récent *Alexandre* de Claude Mossé (2001) –, ceux de Druon, de Peyrefitte ou d'Ernst Jünger, et même le troisième art n'est pas oublié, puisque sont rapidement présentés l'*Alexander the Great* de Robert Rossen (1956) et le *Megalexandros* d'Angelopoulos (1980), moderne parabole sur l'éclosion d'un tyran local. On notera enfin l'extrême richesse des illustrations, qui fait du livre de F. Suard un volume tout aussi agréable à regarder que passionnant à lire.

Corinne JOUANNO

***Death and Disease in the Ancient City*, V.M. Hope, E. Marshall (éd.), Londres – New York, Routledge (Classical Monographs), 2000.**

Ce volume consacré à la mort et à la maladie dans la cité antique porte sur le monde grec et romain, de l'époque archaïque à l'époque impériale (versant païen). Il comprend les onze articles suivants : 1) V.M. Hope, E. Marshall, « Introduction » ; 2) E. Marshall, « Death and disease in Cyrene : a case study » ; 3) R. Brock, « Sickness in the body politic : medical imagery in the Greek *polis* » ; 4) J. Clarke Kosak, « *Polis nosousa* : Greek ideas about the city and disease in the fifth century BC » ; 5) J. Longrigg, « Death and epidemic disease in classical Athens » ; 6) V. Nutton, « Medical

thoughts on urban pollution » ; 7) F. Borca, « Towns and marshes in the ancient world » ; 8) J.R. Patterson, « On the margins of the city of Rome » ; 9) V.M. Hope, « Contempt and respect : the treatment of the corpse in ancient Rome » ; 10) J. Bodel, « Dealing with the dead : undertakers, executioners and potter's fields in ancient Rome » ; 11) H. Lindsay, « Death-pollution and funerals in the city of Rome ».

La ville tient dans cette série d'études une place dont l'importance pourrait surprendre, et que les éditrices, V.M. Hope et E. Marshall, s'attachent à justifier dans leur article introducteur : travaillant sur un matériau (archéologique, épigraphique ou littéraire) concernant pour l'essentiel l'espace urbain, les divers contributeurs se sont interrogés sur le lien établi par les Anciens entre ville et maladie (Marshall, Clarke Kosak), sur l'attention portée par eux à la salubrité de l'environnement (Nutton, Borca), leur sensibilité aux problèmes d'hygiène publique, la place qu'ils faisaient dans la cité aux activités polluantes, aux déchets (Patterson), et bien sûr aussi sur l'espace réservé aux morts dans le cadre de l'agglomération (Marshall, Patterson, Lindsay). Il semble qu'à l'inverse des Modernes, les Anciens n'aient pas considéré la ville comme un lieu particulièrement propice aux maladies, sans doute parce qu'ils ignoraient le mécanisme de la contagion : même la littérature médicale insiste plus sur le rôle du climat, ou du vent, comme facteurs pathogènes, que sur les dangers générés par la densité de la population (Clarke Kosak). Le succès de la métaphore de la cité malade dans la littérature grecque (Marshall, Brock, Clarke Kosak, Longrigg) a pu contribuer, toutefois, au développement d'une image de la ville comme lieu dangereux, potentiellement malsain. Si la métaphore en question est habituellement utilisée pour exprimer les méfaits de la *stasis*, c'est sans doute parce que la maladie était d'abord perçue par les Anciens comme un désordre de l'organisme (Brock). Une ligne de partage semble se dessiner entre monde grec de l'époque archaïque et classique et monde romain en ce qui concerne la notion de pollution : si l'on en croit Marshall ou Longrigg, les Grecs n'auraient guère connu que l'idée de pollution religieuse, alors que dans le monde romain, considérations religieuses et préoccupations hygiénistes interfèrent souvent, comme le montre l'étude des pratiques funéraires. Sur cette dernière question, on notera dans notre volume un net déséquilibre : un seul article (Marshall) évoque les pratiques funéraires grecques (encore s'agit-il d'une étude de cas, consacrée à la cité de Cyrène), alors que trois riches contributions évoquent le sort des défunts à Rome (Hope, Bodel, Lindsay) : traitement du corps, lieu de sépulture, pouvoirs magiques prêtés aux cadavres, interdits frappant la personne du défunt et son entourage, ainsi que bourreaux ou fossoyeurs, ces « praticiens de la mort » assurant la médiation entre le monde des vivants et celui des défunts – autant d'indices qui suggèrent le caractère ambivalent de la conception romaine de la « pollution de la mort ».

Corinne JOUANNO